

Anciennes odeurs et écritures révolues

Jacques Gauthier, *Oscar, Chroniques d'Acadie*. Tome 2, Saint-Laurent, Pierce Tisseyre, 1993, 430 p., 25,95 \$.

Pascal Millet, *Eldorado*, Lachine, la Pleine Lune, 1994, 180 p., 19,95 \$

Gabrielle Poulin, *Le livre de déraison*, Sudbury, Prise de Parole, 1994, 194 p., 19 \$.

Jean-Jules Richard, *La femme du Portage*, Montréal, l'Hexagone, 1994, 250 p., 19,95 \$.

Frédéric Martin

Numéro 75, automne 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38216ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martin, F. (1994). Compte rendu de [Anciennes odeurs et écritures révolues / Jacques Gauthier, *Oscar, Chroniques d'Acadie*. Tome 2, Saint-Laurent, Pierce Tisseyre, 1993, 430 p., 25,95 \$. / Pascal Millet, *Eldorado*, Lachine, la Pleine Lune, 1994, 180 p., 19,95 \$ / Gabrielle Poulin, *Le livre de déraison*, Sudbury, Prise de Parole, 1994, 194 p., 19 \$. / Jean-Jules Richard, *La femme du Portage*, Montréal, l'Hexagone, 1994, 250 p., 19,95 \$.] *Lettres québécoises*, (75), 30–31.

Jacques Gauthier, *Oscar, Chroniques d'Acadie*. Tome 2, Saint-Laurent, Pierre Tisseyre, 1993, 430 p., 25,95 \$.
 Pascal Millet, *Eldorado*, Lachine, la Pleine Lune, 1994, 180 p., 19,95 \$.
 Gabrielle Poulin, *Le livre de déraison*, Sudbury, Prise de Parole, 1994, 194 p., 19 \$.
 Jean-Jules Richard, *La femme du Portage*, Montréal, l'Hexagone, 1994, 250 p., 19,95 \$.



Anciennes odeurs et écritures révolues

Rien de plus facile que publier. La preuve...

ROMAN
Frédéric Martin

JE VEUX BIEN QU'ON PARLE DU PASSÉ. Que par exemple on ponde des briques à saveur historique en espérant concurrencer les poids lourds français et étatsuniens. Ou qu'on ressuscite Jean-Jules Richard, ce «grand romancier trop vite oublié de notre histoire littéraire» (dit son éditeur l'Hexagone) mort en 1975, comme s'il fallait tout à coup lire d'urgence, cette année et pas l'année dernière ou en l'an 2000, cette histoire de bûcherons jusqu'à maintenant restée inédite. Je veux bien tout ce qu'on voudra, et me montrer philosophe : après tout rien n'oblige les romanciers à n'écrire que pour révolutionner la littérature; sinon, voilà au moins quatre livres qui n'auraient jamais vu le jour.

Réincarnations

Un bel exemple nous est fourni avec Pascal Millet, un jeune écrivain qui en est à son deuxième roman et profite de ce que M^{me} Marie-Madeleine Raoult ait commencé d'ouvrir aux hommes les portes de sa maison d'édition pour publier à la Pleine Lune. On voit mal en quoi un titre comme *Eldorado* s'inscrit un tant soit peu dans la vocation originelle de la maison, remarquez, mais bon...

Il faut donc vous présenter Frank Kavinski, dans le rôle du narrateur et héros. Fils d'un juif devenu millionnaire grâce à la lucrative entreprise familiale et d'une mère chrétienne, Frank porte le deuil d'Anna Muller, sa petite amie allemande morte d'un cancer des os. Air connu. Il s'avère aussi que Frank est un petit fils à papa capricieux qui a une façon bien à lui de se libérer du traumatisme de la Shoah : «J'aimerais ne plus entendre parler de la famille, de l'holocauste et de toutes ces merdes que je n'ai pas connues, ni toi d'ailleurs», lance-t-il par exemple à son père. Charmant garçon, et charmant auteur qui n'a pas trop l'air de savoir de quoi il parle (une petite soirée avec Mordecai, peut-être, lui apprendrait les choses de la vie). La «piste juive» ne s'arrête pas là, mais ne mène pas très loin non plus. Ainsi le grand-père paternel se serait déguisé en officier nazi pour sauver sa peau; mais fut-il vraiment un traître? Mystère. Et tous ces éléments tirés

d'un des moments les plus tragiques du xx^e siècle, traités ici avec une légèreté impardonnable — comme de simples accessoires de décor —, prennent l'allure de clichés. Qui du reste n'aboutissent à rien, et dont l'utilisation, ici, ne trouve aucune justification.

D'ailleurs, *Eldorado* est plutôt un roman à saveur fantastique jouant avec l'idée que le temps n'a ni commencement ni fin. Frank rencontre Soledad, qui tire les cartes et fait le café derrière le comptoir du bar Eldorado. Coup de foudre réciproque, pour leur plus grande perte à tous les deux. L'idylle contrarie considérablement Luis (la «piste juive» laisse croire qu'il pourrait être de ces ex-nazis réfugiés en Amérique du Sud, mais on ne le saura jamais), le père de Soledad. Allez savoir pourquoi. Dans une lettre laissée à Frank, Luis écrit:

Mais la mort n'est rien, à peine une étape, la mort finale n'existe pas et toujours tu revivras dans celui qui poussera un jour la porte de l'Eldorado. [...] nos âmes ont été vendues au malin

La question juive, la mort, la fatalité : il y avait là de grands sujets. Mais l'auteur n'était pas à la hauteur.

Les mémoires d'une vieille dame

Autre plongée dans le passé : *Le livre de déraison*, de Gabrielle Poulin. Comme sa mère et ses aïeules l'ont fait avant elle, Virginie note scrupuleusement, dans le «Livre de raison», les événements marquants de la chronique familiale. Mais en même temps que ce cahier elle lègue à sa mort, à sa petite-fille Michelle, un «Livre de déraison». Comme on s'y attendait, ce journal intime donne une autre image de la vieille dame : celle-ci se révèle ardente et passionnée, amoureuse alors qu'elle devrait se préparer à mourir, encore capable d'émois. Soixante-dix ans, toutes ses dents, pas encore Alzheimer, ainsi va la fringante Virginie pour qui troisième âge est synonyme de second début. *Le livre de déraison* est un petit roman charmant, insignifiant, à classer parmi ces «livres-qu'on-a-déjà-lus-sans-avoir-besoin-de-les-ouvrir-parce-qu'ils-appartiennent-à-la-catégorie-du-déjà-lu-avant-même-d'avoir-été-écrits», comme le dit si bien Italo Calvino dans *Si par une nuit d'hiver un voyageur*.



L'invention de l'Acadie

Jacques Gauthier, un Gaspésien qui fut animateur à la radio et à la télévision, poursuit, lui, un projet d'une tout autre envergure : une histoire romancée de l'Acadie, en quatre volumineux tomes. *Oscar*, le deuxième volume, raconte les années 1735-1760.

Paru en 1992, le premier tome, *Clovis*, commençait en France, à l'époque d'Henri IV. Notre collègue Francine Bordeleau en avait alors relevé, ici même, les limites (*Lettres québécoises*, n° 68, hiver 1992). Je n'oserais pas conseiller à M. Gauthier, comme elle l'a fait, de réduire «quelque peu ses ambitions» et d'abrégier cette interminable saga; mais force est d'avouer que le principal intérêt d'*Oscar* réside dans la reconstitution de l'histoire d'un peuple dont l'unique véritable porte-étendard fut, jusqu'à maintenant, Antonine Maillet. Pour le reste nous avons droit au roman historique avec toutes ses ficelles : les secrets de famille, les amours contrariées (même quand, comme ici, lesdites contrariétés ne sont aucunement justifiées), les cavalcades à la nuit tombée, les personnages fictifs qui croisent les personnages réels, les vengeances, les trahisures, le sang, les larmes, les fausses surprises, les vraies redites... Les Indiens Micmacs, les balades en canot et les Anglais mettent la couleur locale dans ce roman historique qui ne nous épargne aucun, mais alors là aucun des poncifs du roman historique. Tout comme *Le livre de déraison*, *Oscar* appartient au déjà lu. Mais pourquoi donc les auteurs de romans historiques ne songent-ils pas à mieux utiliser leur documentation patiemment amassée ? On dirait : «En voilà enfin un qui renouvelle le genre», et tout le monde serait content.

Blanche chez les bûcherons

C'est à un pan beaucoup plus récent de l'histoire du Québec que s'est intéressé Jean-Jules Richard avec *La femme du Portage*, un roman qu'il devait commencer en 1950, abandonner ensuite pendant vingt ans pour finalement y revenir en 1972 sans pour autant le terminer. Robert Fradet s'en est chargé, à partir de notes laissées par l'auteur.

Le livre le plus célèbre de Jean-Jules Richard est sans doute *Journal d'un bobo*, un roman (son quatrième) paru en 1965, et inspiré de ses incursions dans le monde des chemineaux. Richard s'y révèle être un écrivain engagé au sens sartrien du terme, proche de l'esprit de Parti pris, la maison qui publie ce livre; puis on l'oublie quelque peu, peut-être au profit des Tremblay et Aquin.

On le ressuscite en 1994. Étrange idée que celle de publier ce roman sur le monde des bûcherons de la fin des années quarante. Certes, il n'est pas complètement dénué d'intérêt. Le personnage principal de *La femme du Portage* est Blanche, une jeune femme qui, par amour pour son mari, décide de le suivre au chantier. À moins d'y être plus ou moins officiellement à titre de prostituées, les femmes n'ont guère leur place dans ce monde exclusivement masculin. En même temps qu'un tableau de la vie des ouvriers qui défrichent les rives d'un cours d'eau devant servir à alimenter une centrale hydroélectrique, *La femme du Portage* constitue donc une exploration du monde des chantiers et de ses mœurs; on y voit la discrimination qui s'y exerce à l'endroit des femmes (bien que le mot «discrimination» me semble avoir une résonance un peu trop moderne étant donné le contexte du roman; s'agit-il du reste vraiment de discrimination, ou de l'étanchéité d'un monde clos, aussi impénétrable qu'une franc-maçonnerie ?), les

épreuves imposées à Blanche, objet de la convoitise des autres hommes... Nous avons là une espèce de roman du terroir au réalisme cru, avec une héroïne qui est une sorte d'anti-Maria Chapdelaine, et des personnages masculins qui sont loin de ressembler à François Paradis, idéal mythifié de l'homme des bois. Ainsi la sexualité et les rapports de classes sont abordés sans ambages tandis que se dévoile un certain anticléricalisme.

L'intérêt de ce livre est, pour l'essentiel, d'ordre ethnologique. Mais en le publiant aujourd'hui, l'Hexagone compte-t-il sur le goût que semble avoir développé les Québécois pour leur passé proche (comme le laissent supposer *Les filles de Caleb* et *Blanche* qui ne sont peut-être, cependant, que des accidents de parcours) ? Et si le but de l'exercice était de faire découvrir «l'œuvre d'un grand romancier trop vite oublié de notre histoire littéraire», il eût peut-être mieux valu attendre et faire un vrai bon travail d'édition, avec notes biographiques et introduction substantielle et peut-être, qui sait, en profiter pour rééditer ce qui le mérite. Au lieu de cela, *La femme du Portage* nous tombe dessus sans crier gare, sans qu'on puisse le rattacher à rien. Un beau coup d'épée dans l'eau, en somme.



Profession:

ÉDITEUR

ÉDITION ET GESTION

Présenté dans de nombreux pays sous l'égide de l'UNESCO, ce cours s'adresse à ceux :

- qui veulent travailler dans l'édition
- qui y travaillent déjà mais qui veulent améliorer ou mettre à jour leurs connaissances.



Format 8,5" x 11"
Couverture souple
180 pages de notes pratiques
86 graphiques et tableaux
Index
19,95 \$

Thèmes abordés :

- Fonctions et pratiques d'une maison d'édition
- Organisation et gestion de la fonction éditoriale
- Les états financiers comme moyen d'information des gestionnaires
- La gestion efficace d'une entreprise d'édition
- Le recrutement des cadres et du personnel
- Une étude de cas comprenant de nombreux exercices

7360, boul. Newman, Ville LaSalle (Québec) H8N 1X2
Téléphones : (514) 364-0323 1-800-361-1664

Télécopieur : (514) 364-7435

En vente chez votre libraire

